

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 479.—SAMEDI, 8 JUILLET 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LORD ABERDEEN, LE NOUVEAU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA



FRANCE.—L'ACCIDENT DU TIR A NIMES : DEUX OFFICIERS TUES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — D'un Bluet et d'un Brin d'Herbe, par Denis Ruthban. — Un accident du tir à Nîmes. — Un p u de mode. — Nouvelle : Gréviste, par Raoul Oger. — La catastrophe de Joliette, par E. Z. Etudiant. — Les cadets, par P. Kain. — Lord Aberdeen, par J. St.-h. — Nos primes. — La petite télégraphiste, par Ferdinand Bessier. — Notes et faits : Merci de votre obligeance ; Quel est l'âge le plus charmant de la femme ; Histoire des superstitions ; Histoire du plagiat ; Solidarité des serpents copras ; Ce que doit être la conversation ; Tabacologie, par le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Poésie : L'enfant puni. — Les trois vœux. — Conseils pratiques. — Choses et autres. — Nos deux feuilletons. — Charades. — Jeux de Dames et d'Échecs.

GRAVURES. — Portrait de lord Aberdeen, le nouveau gouverneur-général du Canada. — Accident du tir à Nîmes : Deux officiers tués. — Portraits des quatre noyés de Joliette : MM. Kelly, Magnan, Clontier et Rivard. — Gravures de mode. — Le Collège de l'Assomption. — Le concours des cadets pour le drapeau du duc de Connaught, à Montréal : Le bataillon des élèves des Jésuites ; Le bataillon du Mont Saint-Louis ; Le bataillon des jeunes Highlanders.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS.



NE n'a-t-on pas dit des romans ?

“ Les romans sont les amusements d'honnêtes parrasseux. ” — HUET.

“ La littérature des peuples commence par les fables et finit par les romans ” — J. JOUBERT.

“ Le roman est l'histoire des femmes. ” — ST-MARC GIRARDIN.

“ Ce n'est pas avec des romans qu'on élève un peuple et qu'on fait des hommes. ” — E. LABOULAYE.

“ Le roman est un monstre, né des amours adultères du mensonge et de la vérité. ” — AUGER.

“ Un bon roman vaut mieux qu'un traité de morale. ” — MILLEVOYE.

Ces quelques appréciations prouvent que, comme toute chose, le roman peut être bon ou mauvais, et je dois ajouter que, règle générale, le public préfère les mauvais aux bons.

J'en viens de parcourir un qui n'est pas mauvais, mais je me garderai bien de vous en donner le titre ; il vous ennuerait à la mort, car il ne ressemble en rien à la littérature des romans que publient tous nos journaux.

Que voulez-vous, on nous a faussé le goût à force de nous empifrer de récits malsains de longues stupidités remplies de crimes et d'horreurs.

Il n'y a pas de cerveau qui puissent résister à de pareilles lectures.

* * Je viens dire de feuilleter un roman qui

n'est pas sot et j'en détache le passage suivant qui me semble contenir de bonnes choses, dont plus d'une jeune fille pourra faire son profit :

Une jeune fille orpheline demande des conseils à une vieille, dame amie de sa famille :

— J'ai à vous demander quelques renseignements, personne n'est plus à même de me les donner que vous. Mon éducation intellectuelle et morale a été très soignée ; mon éducation de femme d'intérieur, de femme de ménage, n'est pas même ébauchée. J'ai quelquefois causé avec M. X... du rôle, des occupations qui conviennent à une femme. Je voudrais vous demander ce que, avec votre expérience, vous pensez de ses idées et de ce qu'il m'a rapporté.

Il a beaucoup voyagé, et je l'ai souvent entendu vanter l'éducation des jeunes filles à l'étranger. Il disait qu'il y avait connu des jeunes filles de noblesse, de bonne condition, riches, qui non-seulement taillaient leurs robes, mais les faisaient entièrement de leurs propres mains ; qui ne savaient pas seulement ordonner un dîner, mais le faire elles-mêmes au besoin, et ne se croyaient pas déshonorées de ces soins de ménage qu'elles regardaient comme faisant partie du vrai rôle d'une femme. Il m'a souvent conté que là bas, une femme titrée, qualifiée, trouvait tout naturel d'aller dans sa cuisine, le matin, vérifier les comptes de sa cuisinière, lui donner ses ordres, et que si une amie de son rang venait la voir par hasard à cette heure-là, elle la recevait tout simplement.... dans cette cuisine, et que cela semblait la chose du monde la plus ordinaire, parce que c'était naturel et rentrait dans les fonctions d'une maîtresse de maison. Il ajoutait que l'habitude d'aller et venir, de s'occuper soi-même d'épousseter, de ranger, de voir tout par soi était bonne à tous égards ; qu'elle remplissait utilement la vie d'une femme, lui permettait de bien diriger et tenir sa maison, et enfin lui fournissait l'occasion de faire de l'exercice, chose aussi nécessaire à la créature humaine qu'aux animaux, disait-il. Est-ce que vous êtes de cet avis ?

— Entièrement, complètement, absolument. C'est Claire qui fait sa chambre elle-même et souvent la mienne parce que je ne suis plus jeune et commence à être paresseuse. C'est elle qui dirige toute la maison, examine les comptes, inspecte le résultat du marché de la cuisinière et le fait avec elle, époussette le salon, et même s'occupe de la cave ; elle et son frère y sont tour à tour de semaine. J'ai tenu à ce qu'elle continuât les leçons de gymnastique et elle en prend une tous les deux jours. Cela à cet immense avantage de maintenir le système musculaire, mais surtout le système nerveux en parfait équilibre, et c'est à quoi j'attribue la belle santé de mes enfants, car mon fils fait de l'exercice de son côté. Avec cela ; pour ma fille, tous les jours le soin du jardin, puis des courses à pied par tous les temps.

— C'est admirable et me séduirait au dernier point : c'est bien son système ; il dit qu'une femme doit être une créature humaine agissant et s'occupant, et non un objet d'étagère.”

* * Ne pas être un objet d'étagère, quel mot juste.

Ne pas être un objet d'étagère, c'est-à-dire se préparer à être la femme de foyer, être quelqu'un dans la maison au lieu d'être un simple objet d'art qui ne fera que diminuer de valeur à mesure qu'il vieillira.

Il y a du bon dans le passage que je viens de vous citer.

* * Il faut encore revenir aux fêtes nationales de la Saint-Jean-Baptiste, et c'est un confrère, le *Star*, qui m'y invite.

Ce journal poursuit constamment, et avec énergie, son but, qui est de se faire lire et d'augmenter sa circulation ; il veut être le mieux renseigné et n'épargne pour cela ni peines ni argent, mais il faut avouer qu'il n'est pas toujours très scrupuleux sur la nature des moyens à employer pour réaliser ses vœux, témoin cette étrange sortie qu'il a faite l'autre jour contre les Canadiens.

Le dimanche des fêtes, plusieurs hôteliers ont

tenu leurs buvettes ouvertes, contrairement à la loi, c'est vrai, mais en même temps pour satisfaire aux exigences de plus de trente mille étrangers venus de loin, et qui souffraient de la chaleur et de la soif.

Qu'y a-t-il d'étrange dans ce fait ?

Quand un Européen du continent arrive chez nous et qu'il constate l'hypocrisie de nos lois relatives à la vente des boissons, il ne peut s'empêcher de hausser les épaules et de dire que certains pays, dits libres, ont une singulière manie de comprendre la liberté et qu'on y ait bien intolérant.

Et que l'on ne vienne pas nous chanter que c'est par respect pour le jour du Seigneur que l'on fait des lois aussi absurdes, car personne n'est dupe de cette piètre exploration.

En Europe, où l'on est tout au moins aussi moral et aussi religieux qu'en pays anglais, les débits de boissons sont ouverts tous les dimanches. En Russie, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Espagne, en France, en Belgique, partout ces établissements ouvrent leurs portes le jour dominical et aucun être bien équilibré n'a jamais songé à y trouver à redire.

C'est au contraire dans les pays les plus tolérants sur ce rapport qu'on compte le moins d'ivrognes, et cela se comprend, car l'homme est ainsi fait qu'il a toujours envie d'enfoncer les portes qu'on lui ferme au nez, sans raison sérieuse.

Mais le *Star* comprend ou feint de comprendre les choses autrement que tout le monde et, c'est en se voilant la face, qu'il a révélé au monde que, pendant nos fêtes, il s'était passé des choses... mais des choses à faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve et que les Canadiens-français — *Horresco referens* — avaient bu dans les bars, probablement parce qu'ils avaient soif.

Le lendemain, lundi, on constatait en effet que la police avait arrêté trente-deux ivrognes, (la moyenne ordinaire est de soixante à quatre-vingts) mais, il y a un mais, que sur ces trente-deux disciples de Bacchus, il se trouvait dix-huit Anglais.

D'où il résulte clairement que si les Canadiens ont bu, ce sont les Anglais qui se sont grisés.

Ce singulier résultat prouve donc une chose, c'est que l'on pourrait laisser presque impunément les débits de boissons ouverts aux Canadiens, le dimanche, mais que l'entrée devrait en être strictement défendue aux Anglais, amis du *Star*.

L'essai du dimanche, 25 juin, a été assez concluant pour motiver une modification de la loi en ce sens.

Espérons que nos législateurs y penseront à l'automne.

* * Mais il fallait trouver l'occasion de dénigrer la race française et, à défaut de cheveux pour la prendre, le *Star* l'a empoignée par le pied. Personne n'a été dupe de cette petite comédie, aussi indigne que sotté.

C'est pour cela que nous avons été heureux d'entendre au conseil de ville de Montréal, une voix s'élever pour protester contre ces insultes.

Voici comment M. Préfontaine a fait justice de ce sot article :

“ Ce journal, dit-il, blâme l'infraction à la loi des licences dont se sont rendus coupable, dimanche dernier, plusieurs hôteliers et restaurateurs. En cela il a raison parce que la loi a été vraiment violée, mais là où le journal a tort, c'est quand il dit que dans les quartiers français l'ouverture des hôtels a donné lieu à une débauche scandaleuse. Le *Star* qui prêche toujours l'union des races nous a lancé ce jour-là une insulte flagrante. Il a voulu faire entendre que les Canadiens français, ne pouvaient célébrer leur fête nationale sans avoir recours au *petit verre* et sans se livrer à l'orgie.

“ Je proteste au nom de mes compatriotes. Nous avons voulu donner à notre fête nationale tout l'éclat possible ; sans la permission des autorités, certains hôteliers ont jugé à propos d'ouvrir leur établissement pour la commodité des nombreux étrangers ; s'ils ont eu tort c'est une affaire à régler entre eux et la police.

“ Mais de là aux orgies, aux scènes scandaleuses commises dans les centres français, que nous décrit le journal, il y a loin, bien loin.

“ C'était dimanche dernier une grande fête pour

D'UN BLUET ET D'UN BRIN D'HERBE



IMEZ-VOUS, lecteur, aimez-vous les courses folles, emmi les champs ou sous les grands arbres, dans les ruissellements de lumière ou à l'ombre remuante des feuillages ?

... C'est charmant ! Vous allez, sans but, au hasard de la marche et de la rencontre ; l'air pur soulève votre poitrine et des parfums vous montent à la tête ; la brise souffle et les pins murmurent,

les saules pleurent, les blés d'or chantent ; dans le buisson il y a des fauvettes, sur les branches et les troncs d'arbres des écureuils, dans l'herbe des violettes, à travers champs de grands bœufs roux. S'il se trouve un bon lit de mousse, vous vous y couchez mollement, et vous pensez... vous pensez à la poésie divine de la création, puis aux vers de M. Fréchette, aux hémistiches de M. Chapman... et, tandis que, sous le vent qui passe, les trembles rient à se tordre, vous étendez la main, vous cueillez un bluet et le mangez.—C'est excellent, les bluets !—Et soudain vous sentez à la joue un chatouillement ; vous croyez de suite à la piqûre prochaine de quelque insecte venimeux... il n'en est rien ; laissez faire et ne vous troublez point : c'est la caresse d'un brin d'herbe que le vent balance.

La sensation d'un brin d'herbe qui vous frôle est délicieuse, et j'en frémis encore. Car cette aventure m'est arrivée. Ayant voulu détruire quelques illusions dangereuses dont se berçait Bluet, je lui ai donné avec une bonne foi parfaite un tas de bons conseils, et Brin d'Herbe en réponse m'a piqué des barbes de sa fine plume.

Brin d'herbe... le joli nom, le joli nom ! Saint-Elme, ne me devez-vous pas quelque chose pour avoir fait surgir à mes dépens cette gentille plante dans le jardin fleuri du MONDE ILLUSTRÉ ?...

Bluet a les sympathies de Brin d'herbe. C'est Brin d'herbe qu'il faut plaindre, en cette union défensive, puisque nous avons déjà pleuré le triste sort de Bluet. On ne doit pourtant pas s'en étonner : quelqu'un n'a-t-il pas dit que l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre un homme ? la mémoire me fait défaut ; quant à moi, je n'oserais jamais écrire pareille abomination ; mais je sais des gens qui en sont capables, les monstres !

Donc, l'on vient au secours de Bluet, et je suis écrasé sous le poids d'une indignation qui ne manque pas de charmes. Cette intervention m'embarrasse considérablement ; "contre une femme d'esprit le diable perd ses peines..." comment voulez-vous que je fasse bonne contenance ?

Tout de même, l'amitié de ceux qui ne s'aiment plus et qui s'aiment encore, chantée par Bluet, étant le point de départ, n'élargissons pas trop le cadre du débat. Il ne s'agit pas ici de toutes les affections féminines. Je n'ai pas parlé de l'amour ; et puis, en une discussion légère, ne parlons pas des mères et des sœurs, Brin d'herbe : les larmes qui tombent, rosée amère, sur la pierre d'un tombeau, et l'enthousiaste vénération des douces affections sœurs ne relèvent pas des misères du cœur, mon amie !

Brin d'herbe m'a presque converti. Ses reproches m'ont fait réfléchir ; ma froideur surtout m'a paru détestable ; et j'ai résolu de faire amende honorable.—Le temps de changer de plume et m'y voici :

L'amitié de la femme pour l'homme ! mais c'est elle qui chasse le nuage et fait resplendir l'azur ! elle qui fait croire et espérer ! L'homme est souvent taciturne ; qui le distrairait de ses sombres préoccupations, s'il n'y avait, à son oreille, cette voix de la femme amie, douce comme le murmure de la brise à travers les roses, harmonieuse comme le chant des soleils à travers l'espace, et qui semble l'écho des vibrations enivrantes des harpes d'or résonnant sous les doigts de feu des séraphins ? Quand l'homme est ballotté sur l'océan de la vie, dont les vagues soulevées par l'angoisse lancent aux quatre vents des cieux un continu concert de sanglots, qui donc le conduirait au port, s'il n'a-

vait pour l'y guider l'étoile toujours sereine d'une amitié de femme ? Et, aux jours de noirceur, quand le vent farouche du désespoir souffle sur l'âme humaine, qui donc y ferait germer l'espérance, sans la parole rafraichissante tombant des lèvres amies comme une goutte de parfum s'échappant de deux feuilles de roses ?... Hélas ! hélas ! tant de choses passent et disparaissent ! les flots ne connaissent pas de cesse, et sous leurs caresses perfides et sous leurs coups de béliers s'efface ce qui a été écrit sur le sable des grèves, s'écroule ce qui a été construit sur le roc des falaises ; à qui donc se fier, si l'amitié de la femme est aussi un leurre ?... Une passion nous tient, qui est la soif ardente de l'oubli. Nous allons vite, désirant trop ce qui est en avant pour regretter ce qui est en arrière. L'espérance a tué le souvenir ! L'oubli est la fuite du genre humain devant des fantômes qui sont ses souvenirs et souvent ses remords. Faut-il donc oublier aussi les amitiés d'antan ?... Le bagage du passé plein de faits pèse au dos du voyageur, affolé par la convoitise de ce qui est au bout des chemins bleus ; l'oubli l'en débarrasse et jette au vent ce qui retardait sa marche. Au vent, le parfum des printemps anciens, les larmes des vieilles souffrances, la joie sanglante des sacrifices ! Au vent, la poussière des projets écroulés, les espoirs ensevelis et les bonheurs perdus ! Au vent, les amours et les haines !... Mais gardons, gardons toujours la consolatrice fidèle et dévouée, l'amitié de la femme !...

Allons, voilà qui est bien ! la réparation d'honneur est complète, j'espère ; et Brin d'herbe sera content de moi. J'ai bien mérité l'effort a été terrible et j'ai dû me plagier moi-même, ce qui est plus fort que les escamotages de Fréchette et Chapman ! Il est vraiment dommage que tout cela ne soit que de la fantaisie.

Bluet, est une âme tendre. Brin d'herbe aussi, mais d'un genre différent ; son amitié me semble une très belle exception à la règle générale, et si j'en trouvais une semblable sur ma route... un bon petit cœur de femme et un paquet de cigarettes, j'adore ça ! Aussi la théorie de Brin d'herbe sur l'amitié n'explique guère le réjouissant phénomène de ceux qui ne s'aiment plus et qui s'aiment encore ; Bluet seul eut pu trancher ce nœud gordien et rendre ma conversion complète.

La paix étant faite, grâce à des concessions fort humiliantes de ma part, je dois donner renseignements à Brin d'herbe qui veut savoir de quoi se compose la haine d'un homme... Oh ! de pas grand'chose, allez : d'un peu d'orgueil seulement, comme l'amour de beaucoup de gens.

DENIS RUTHBAN.

UN ACCIDENT DE TIR A NIMES

(Voir gravure)

Un épouvantable accident vient de se produire au champ de tir de Massillan, où le 19^e régiment d'artillerie faisait des exercices de tir à grande-portée.

Au premier coup tiré par une pièce de siège de 138, la culasse se rompit, frappa le sol à 25 pieds environ derrière l'affût, puis vint frapper par ricochet, à plus de 400 pieds, deux officiers, le commandant Mayol de Luppé et le lieutenant Gallois, qui furent tués du coup.

Le lieutenant Gallois venait d'arriver au polygone et serrait la main du commandant de Luppé. Il a eu le crâne partagé en deux et la poitrine crevée.

Le commandant Luppé a été littéralement décapité et, détail horrible, on n'a point retrouvé sa tête.

Un brigadier, qui se trouvait près des deux malheureux officiers, a été légèrement effleuré ; un cheval a eu les deux jambes broyées.

Le commandant de Luppé était très aimé au régiment pour sa bonté et sa douceur envers ses subalternes. C'était, en outre, un officier plein d'avenir, et dont les états de service sont fort beaux.

Le lieutenant Gallois appartenait au 132^e régiment d'infanterie, en garnison à Alençon, et faisait, comme élève de l'Ecole de guerre, un stage d'instruction au 19^e d'artillerie pour les écoles à feu.

nous ; tous les citoyens avaient reçu la visite de parents et d'amis venus de la campagne pour assister à cette fête ; les hôtels étaient ouverts, et cependant le nombre des prisonniers arrêtés pour ivresse et qui ont comparu lundi matin devant le recorder était moindre que les autres lundis. La police n'était pas plus aveugle dimanche que les autres jours de la semaine et si les quartiers français avaient le été théâtre de tant de scènes scandaleuses, les auteurs auraient été arrêtés.

"Il est bien dans le rôle du Witness de crier et de prêcher, nous savons à quoi nous en tenir sur sa prédiction prohibitionniste, mais le Star devrait se taire. Qu'il critique les abus, très bien, mais qu'il ne rende pas responsable tout une race qui compose la grande majorité de la population de Montréal."

C'est très bien dit, mais ce ne sont pas les abus que l'on veut réprimer, ce n'est que le prétexte et ce que certains gens ont surtout à cœur c'est de faire ressortir la supériorité morale d'une race aux dépens de l'autre.

Ils n'aiment qu'à prouver leur sottise et leur mauvaise foi.

* * Je ne sais si les hôteliers seront condamnés pour avoir enfreint la loi, mais, franchement, il est certaines circonstances où Thémis devrait être si aveugle qu'elle ne puisse plus lire nos statuts.

Oh ! la loi est parfois bien dure.

Aux dernières assises, de Montréal, on a jugé deux individus accusés, l'un d'avoir séduit une petite fille de treize ans, l'autre d'avoir voulu tuer sa femme.

L'enfant victime d'un bandit était innocente, elle est flétrie.

La femme avait jeté son bonnet par dessus les moulins, son mari outragé a voulu la tuer et l'a manquée, car elle se porte très bien aujourd'hui !

Le premier a été condamné à dix ans de pénitencier, et à fait preuve du cynisme le plus révoltant en entendant sa sentence, et c'est avec une désinvolture éœurante qu'il a dit : "Au revoir, mes amis !"

Comme si un être aussi abject pouvait avoir des amis !

Tout autre fut la contenance du mari trompé et voici comment il s'est adressé à la Cour après avoir été reconnu coupable.

"Si je comprends bien, votre Honneur, le verdict du jury qui a statué dans mon cas me recommande à votre clémence. Je n'ai qu'une faveur à vous demander. Envoyez-moi au pénitencier pour la vie. L'offense que j'ai commise vous en donne le droit. Si jamais je sors du pénitencier, je serai obligé de m'expatrier et de vivre sous un nom d'emprunt, afin de cacher mon passé. Si la chose était à refaire, j'essayerais à faire la même chose avec de meilleurs résultats. Il y a certaines choses qu'un homme d'honneur, ne peut pas supporter." Quatorze ans de pénitencier !

Certes, cet homme n'avait pas le droit de se faire justice et il n'y a qu'à s'incliner devant la décision du tribunal, mais qu'elle est grande la différence des positions des deux victimes de ces crimes passionnels !

L'une, l'enfant est flétrie, comme je l'ai dit, et Dieu sait ce qu'elle deviendra.

L'autre,—l'objet d'étagère,—est gaie comme un pinson, elle va probablement demander et obtenir le divorce et continuer sa vie de cigale joyeuse.

Oui, la loi est parfois bien dure !

Le devoir a sa poésie tout aussi bien que sa passion.—DUMAS.

On fréquente certains gens, comme on fredonne un air de vaudeville, sans y prendre garde.—BARBEY D'AUREVILLY.



No 1.—Costume de promenade avec petit collet. (Voir le devant, dessin No 2)

No 2.—Costume de promenade avec petit collet. (Voir le dos, dessin No 1)

No 3.—Costume avec empiècement et petit sac.

UN PEU DE MODE—Extrait de la Saison

Nos 1 et 2.—*Costume de promenade avec petit collet.*—Le modèle en crépon de laine, nuance tan, est orné de côtelé changeant et saumon. Le corsage rentre dans la jupe. Il est plat, doublure et dessus taillé pareil. Le plastron cache la fermeture devant et agrafe sous les petits revers. Ceinture en biais de 1 pouce, s'arrêtant au revers et biais ensemble 4 pouces. Coldroit sur 2 pouces. Manches non garnies. La pèlerine inférieure sera coupée avec le grand revers rabattu, recouvert et doublé de côtelé. La pèlerine est doublée de surah brun. La deuxième pèlerine plus courte, doublée de surah, est montée dans l'encolure sous le col rabattu. Le collet se porte sur les revers ou sous les revers de la robe. En dessous de ces revers, on posera quelques portes pour fixer des agrafes cousues au collet.

No 3.—*Costume avec empiècement et petit sac.*—Pour les robes de jeunes filles et jeunes femmes, l'empiècement est toujours très bien porté. La robe est en foulard rayé, le corsage ferme dans le dos, arrêté sous l'empiècement devant par des plis et froncé à la taille devant et dans le dos. Manche à gigot avec petit poignet en velours comme l'empiècement. L'empiècement est remplacé dans le dos par de petits plis. Jupe cloche ornée de six plissés cousus sous un ruban de velours, et ceinture de velours fermée par une boucle d'or. Sac assorti de 7½ pouces de long au milieu et 5 pouces des deux côtés, avec glands de soie et broderie de de cordelière d'or. On le suspendra à la ceinture par de petites chaînes d'or.

La pudeur est une fleur exquise que la femme cultive au jardin des vertus, et que l'homme désire toujours pour parfumer l'hymen.—ALBERT FERLAND.

GRÉVISTE



ÉTAIT un soir bien triste de décembre, pendant la dernière semaine du mois. La neige tombait, fine, chassée contre les vitres ruisselantes par le vent du Nord, formant une sorte d'auréole brumeuse autour de la lueur pâle des reverbères, couvrant le pavé d'une boue glacée craquant sous les talons.

Les ouvriers sortaient des usines, pataugeant, jurant contre ce "voleur de temps." Ceux qui quittaient la verrerie Clarachon et Cie s'engouffraient sous la porte basse d'une brasserie populaire, cognant contre le mur, à l'entrée, leurs lourds souliers pour en détacher la neige durcie. Ils parlaient bruyamment avec de grands gestes, la casquette en arrière, insensibles aux morsures de la bise.

Ils se réunissaient dans une vaste salle, basse et nue, ordinairement destinée aux réunions dansantes. La plupart restaient debout dans l'enceinte; d'autres, attablés sur les côtés, noirs à la longue par le frottement des dos et des têtes, consommaient tout en causant; quelques-uns, installés sur l'estrade des musiciens, constituaient le "bureau." Et de cette foule, serrée, humide, montait vers les quinquets fumeux, une buée lourde qui remplissait la salle d'une odeur âcre.

* *

Tous se plaignaient de la longue durée des journées qui n'étaient pas assez payées.

—Mes amis?... —s'écria le contremaître Mathias qui avait bu plus que de coutume,—mes

amis! nous ne pouvons plus travailler dans de telles conditions....

—Non! non! crièrent les ouvriers.

—Voilà! continua Mathias, si nous n'obtenons pas d'augmentation, organisons la grève!

De suite, six d'entre eux se rendirent au domicile du directeur, qui n'accepta pas leurs conditions.

Quand ils eurent rendu compte de leurs entrevues, de toutes les poitrines sortit ce cri, qui retentit lugubrement sous le plafond bas:

"La grève!... la grève!..."

* *

Mathias sortit de la brasserie, titubant, et murmurant machinalement avec l'opiniâtreté de l'ivrogne et sur cet air auquel on adapte tous les cris: "....C'est la grève qu'il nous faut!"

Au logis, sa femme avait fait souper l'enfant, garçonnet de cinq ans, et l'avait couché. Maintenant, penchée à la fenêtre, les cheveux poudrés de neige, elle attendait, colère contre son mari "qui ne pouvait plus rentrer le soir."

Enfin, un pas traînant, assourdi par le tapis blanc qui s'épaississait sans cesse, se fit entendre en bas; un homme entra dans l'allée.

—C'est lui! dit-elle. Il est ivre!... le malheureux! Et elle ferma la fenêtre avec fracas, se préparant "à lui faire une scène!..."

* *

—Enfin! te voilà! cria-t-elle, quand Mathias parut sur le seuil.

Il eut un rire bête....

—Ben oui! me v'là!.... après?...

—Après!....

Elle s'avança vers lui les lèvres pâles et tremblantes, le regardant dans les yeux; elle lui reprocha sa conduite.... Il devait fréquenter quelque mauvais sujet, il devait avoir les idées faussées par quelque sale journal, pour aller discuter tous les soirs au café et rentrer tard, sentant l'alcool! Oh! il suivait un beau chemin! Ce n'était pas la peine "d'avoir travaillé comme pas un" jusqu' alors, pour aller maintenant essayer toutes les tables d'estaminet.

Abruti, l'ouvrier assis, la tête ballotante, ne répondait rien. Cet accablement, dû à l'ivresse, fit mal à la femme. Exaspérée, elle lui jeta à la face toutes les injures qu'elle put trouver. Puis elle eut pitié à la fin:

—Au fond, tu n'es pas mauvais, Mathias!... laisse tes faux amis, travaille comme avant, tu sais que les patrons t'estiment....

—Les patrons! dit-il. Ah! ben oui!.... Nous leur avons demandé de l'augmentation.... tantôt....

—Eh! bien?...

—Ben!.... ils n'ont pas voulu.... alors....

—Alors?...

Mathias se leva, se dirigeant vers le lit....

—....Alors.... C'est la grève!....

La malheureuse ne dit rien.... Elle tomba agenouillée au chevet de l'enfant réveillé brusquement, inondant de ses larmes sa petite figure ensommeillée.

* *

Le matin, quand Mathias se réveilla, il pensa d'abord à se lever pour aller au travail. La raison lui revint.... C'est vrai, nous sommes en grève!....

"En grève!..." ces deux mots le firent tréssaillir; il les trouva âpres, sinistres....

"En grève!..." c'est-à-dire l'oisiveté, l'entraînement au cabaret, la misère....

Il regarda autour de lui.... Il vit la chambre propre, l'enfant souriant sur son oreiller, sa femme préparant le déjeuner.... triste.... les yeux gonflés....

Est-ce que l'on sentait la gêne au logis?... Depuis six ans,—Louise travaillant de son côté,—on n'avait jamais pensé à gagner davantage.... on vivait modestement, mais on était heureux.... on avait quelque chose à la caisse d'épargne.... pas grand chose.... mais enfin!.... Et maintenant, pour gagner quelques sous de plus on allait peut-être rester.... combien de temps sans tra-

vailler ? ... Temps pendant lequel il faudrait vivre quand même... Alors, il faudrait laisser à la femme le soin d'entretenir la maison, il faudrait peut-être écorner ce qu'ils appelaient la "dot du p'tit..."

Evidemment, il avait suivi de mauvais conseil... il avait eu tort d'abandonner l'usine.

Y retourner ?... Et les camarades ?... Qu'est-ce qu'ils diraient ?... Il enfonça brusquement sa tête sur l'oreiller.

* *

Plongé dans ses réflexions, il n'avait pas entendu le petit se réveiller ; l'enfant tirait sur les draps pour attirer l'attention du père. A la fin, celui-ci l'enleva de terre, et le coucha près de lui. L'embrassant avec passion....

"Pauvre petiot !..."

Mais l'enfant ne voyait pas sa tristesse heureuse d'être dans "le grand lit," il babillait, riait, faisait des culbutes....

Et soudain, mettant ses bras potelés autour du cou de Mathias, il demanda, la voix caline....

—Dis, p'tit papa... qu'est-ce que tu me donneras pour mes étrennes ?....

—Tes étrennes !....

—Ah ! pauvre, dit la mère, elles ne seront pas brillantes....

Deux larmes perlèrent aux yeux de l'enfant....

—Eh bien, tu te trompes !.... s'écria Mathias, surmontant ses dernières hésitations, tu te trompes, Louise ! Oui, mon petit, dit-il, embrassant l'enfant, tu en auras de bien belles....

... Pardonne-moi, Louise, si pendant un moment, la mauvaise route... Maintenant je te le jure, tu n'auras plus à m'attendre le soir, tu n'auras plus à craindre la misère, car je vais retourner à l'usine et travailler... travailler pour votre bonheur....

Et cet homme pleurait, serrant contre lui sa femme heureuse qui s'était rapprochée, et l'enfant bien-aimé qui l'avait complètement détourné de la mauvaise voie....

RAOUL OGER.

LA CATASTROPHE DE JOLIETTE

Tous les journaux de la province ont raconté les détails de la terrible catastrophe qui a jeté un voile de deuil sur la jolie ville de Joliette.

Jamais, peut-être, la lugubre mort n'avait appesanti sa main redoutable avec un plus grand cynisme sur cette localité.



E. Kelly

Quatre jeunes gens, instruits, élèves des Facultés de Droit et de Médecine, quatre adolescents qui escomptaient l'avenir, avaient, en un seul jour, été ensevelis sous les flots, en revenant d'une excursion.

Ces quatre étudiants avaient nom : E. Kelly, Camille Magnan, J. N. Cloutier et Ed. Rivard.

"La douleur produite par de tels sinistres ne s'exprime pas," elle se comprend néanmoins, et tous les confrères des victimes ont senti leur cœur battre avec force en apprenant ce malheur.

De suite, ils se sont réunis et ont envoyé une délégation aux funérailles imposantes qui eurent lieu là-bas, et cette délégation déposa sur la tombe des défunts une couronne d'immortelles.

De tous côtés, on a offert aux familles éplorées des témoignages de respects et de sympathies.

LE MONDE ILLUSTRÉ offre, pour sa part, les portraits des quatre jeunes infortunés, afin que leurs amis puissent encore une fois contempler les traits de ceux qui ne sont plus.

En face de ces quatre tombes,



J. N. Cloutier



C. Magnan

fermées, hélas ! trop vite, nous invitons la jeunesse à se tenir plus que jamais sur ses gardes.

Rien n'est plus pénible pour la société, rien n'est plus désolant que la perte de citoyens qui auraient pu fournir une carrière utile.

Et les étudiants sont les dépositaires de nos espérances ; en eux nous voyons les hommes de l'avenir, les continuateurs de nos œuvres, les soutiens de nos institutions. Quand nous les voyons disparaître avant que leurs talents se soient épanouis et aient produits des fruits salutaires, justifiant les espoirs concentrés sur eux, nous ne pouvons nous défendre d'un profond sentiment de tristesse. A ces quatre jeunes, moissonnés au champ de l'avenir, nous disons : Que la terre vous soit légère !



Ed. Rivard

E.-Z. ETUDIANT.

NOS CADETS

(Voir gravures)

"Je suis le pèr' d'un' honnêt' famille,
"J'avais d'puis longtemps fait l'projet
"D'emm'ner ma seur, ma femme, ma fille
"Pour voir la r'vue du quatorze juillet."

C'est à peu près ainsi que débutait l'insipide "Marche du général Boulanger," si oubliée maintenant, comme le triste sire qui l'inspira !

Bien des pères de famille, bien des messieurs du *high-life* et bien des belles curieuses, avaient aussi formé un semblable projet, relativement à la revue du 13 juin dernier, impatientement attendue depuis longtemps, car l'on savait que si les cadets écossais et les cadets du Mont Saint-Louis avaient acquis, par des exercices répétés, une habileté peu commune, les militaires du collège Sainte-Marie, quoique ayant hésité longtemps à entrer en lice et ne s'étant mis à l'œuvre sérieusement que quinze jours à peine avant la date fixée, avaient l'habitude de ces exercices et avait bien réparé le temps perdu. La lutte devait donc être animée.

Elle fut chaude, en effet,.... le temps, aussi. Mais l'attention des nombreux spectateurs réunis sur le Champ de Mars était excitée à un si haut point, que les ardeurs du soleil ne purent les éloigner un instant du théâtre de cette lutte pacifique.

Exercice manuel, marches, gymnastiques, telles étaient les principales manœuvres que devaient exécuter les trois compagnies, et l'on sait avec quel succès toutes s'en acquittèrent. Aussi le *Monde Illustré*, toujours à l'affût d'actualités intéressantes, a tenu à donner à ses lecteurs les photographies de ces jeunes soldats, espoir de la patrie, qui sauront la défendre plus tard, non seulement dans une lutte pacifique de tous les instants, mais encore par les armes, si jamais un malheur la forçait à implorer le secours de leurs bras.

Bravo ! jeunes braves !

Les trois compagnies faisaient de leur mieux pour arriver à une glorieuse victoire, dont le fruit était le fameux et magnifique drapeau mis au concours, et jusqu'au dernier moment, les esprits étaient divisés—*tot capita tot sensus* !—et tous, nous pouvons le dire, quels que furent leurs préférés, pouvaient espérer gagner leurs paris.

En fin de compte, le major Gordon, qui jugeait le concours, ac. orda le drapeau aux élèves des Jésuites. Les glorieux vaincus—car c'est un honneur que d'être défaits par de tels vainqueurs, et après une si belle résistance—poussèrent trois vigoureux hurrahs pour leurs adversaires heureux ; et ceux-ci, de leur côté, remplacèrent le *va victis* de Brennus par trois nouveaux hurrahs pour leurs rivaux, loyal couronnement d'une lutte loyale.

Voici les noms des vainqueurs :

Lt.-colonel, Ivanhoé d'Odet d'Orsonnens ; capitaine, Paul Lacoste ; 1er Lieutenant, Louis Roch ; 2eme Lieutenant, Louis Arcand ; 1er Sergent, Jos. Laverty ; 2me Sergent, R. de Lormier ; 3me Sergent, Jos. Lapointe ; 4me Sergent, Macdonald. Soldats.—F. O'Dowyer, J. O'Dowyer, A. Si-

cotte, Butler, Desjardins, Kamper, L. Robert, Battle, Sabourin, Bourgoïn, Paul Mercier, Bourque, A. Desmarteau, Biron, Whelan, J. Hurtubise, L. Hurtubise, Brennan, Bonnetterre, Gray, W. Hingston, Farrell, C. Perry, U. Lacasse, H. Baby, R. Baby, Seers, McEarny, Lessard, Guérin, Pruneau, D. McGee, Barrette, Deschamps, Giroux, Ernest Décarie.

Tous les concurrents, comme tous les spectateurs de cette lutte, doivent de sincères et nombreux remerciements à Son Honneur le maire Desjardins qui n'a rien épargné pour rendre belle et agréable cette lutte entre nos jeunes gens !

La victoire des élèves des Jésuites montrera, une fois pour toutes, espérons-nous, que les Canadiens-français ne sont pas, comme d'aucuns l'ont prétendu, même parmi les nôtres, une race inférieure, à quelque point de vue que l'on se place.

A l'année prochaine, jeunes soldats, des exercices aussi bien réussis. En attendant, nos meilleurs félicitations à tous, vaincus comme vainqueurs.

P. KAIN.

LE COMTE D'ABERDEEN,

(Voir gravure)

Lord Aberdeen est un Ecossais pur sang, comme était le marquis de Lorne. Il naquit le 3 août 1842 et reçut son éducation à Oxford. Il était encore sur les bancs de l'école lorsqu'il devint le septième comte de la famille Gordon, par la mort de son frère Georges.

Lord Aberdeen entra comme conservateur à la Chambre des Lords, mais un différend avec lord Beaconsfield et son gouvernement, en matière de politique, en fit un ardent libéral.

Après avoir été Haut Commissaire de l'Eglise d'Ecosse, il devint Lord Lieutenant d'Irlande sous la précédente administration de M. Gladstone. Il déploya là un ensemble de qualités administratives qui le firent aimer et respecter du peuple Irlandais.

J. ST.-E.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi, le 1er JUILLET courant, a donné le résultat suivant :

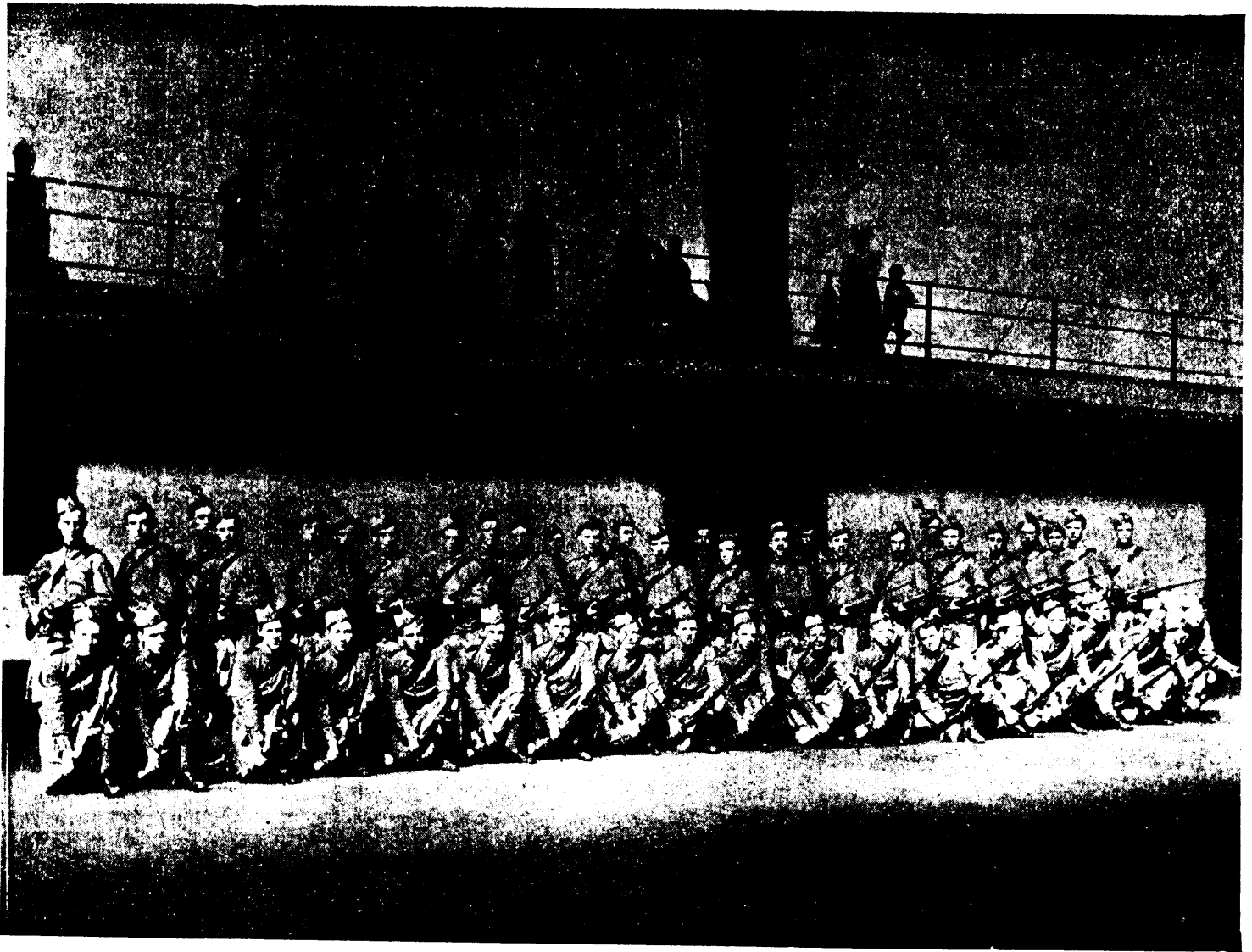
| | | | |
|----------|-----|------------|---------|
| 1er prix | No. | 29,186.... | \$50.00 |
| 2e prix | No. | 29,338.... | 25.00 |
| 3e prix | No. | 6,895.... | 15.00 |
| 4e prix | No. | 36,624.... | 10.00 |
| 5e prix | No. | 11,420.... | 5.00 |
| 6e prix | No. | 9,178.... | 4.00 |
| 7e prix | No. | 24,076.... | 3.00 |
| 8e prix | No. | 13,828.... | 2.00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 67 | 7,334 | 17,837 | 21,904 | 25,779 | 32,704 |
| 149 | 7,921 | 18,662 | 22,095 | 25,907 | 32,920 |
| 589 | 8,209 | 18,740 | 22,354 | 26,004 | 34,958 |
| 1,208 | 8,251 | 19,306 | 22,759 | 26,631 | 35,962 |
| 1,737 | 9,477 | 19,407 | 23,186 | 26,858 | 36,258 |
| 2,321 | 10,761 | 19,415 | 23,435 | 26,964 | 37,006 |
| 2,558 | 11,131 | 20,061 | 23,479 | 26,871 | 37,693 |
| 3,409 | 11,539 | 20,067 | 23,684 | 27,120 | 38,022 |
| 4,036 | 11,969 | 20,705 | 23,911 | 28,646 | 38,262 |
| 4,074 | 12,875 | 20,716 | 24,377 | 29,102 | 38,477 |
| 4,118 | 13,222 | 20,773 | 24,537 | 29,628 | 38,671 |
| 4,942 | 15,462 | 21,062 | 24,808 | 29,677 | 39,379 |
| 5,259 | 15,555 | 21,081 | 24,850 | 30,991 | 39,757 |
| 6,398 | 15,781 | 21,811 | 25,674 | 32,676 | 39,936 |
| 6,909 | 16,002 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



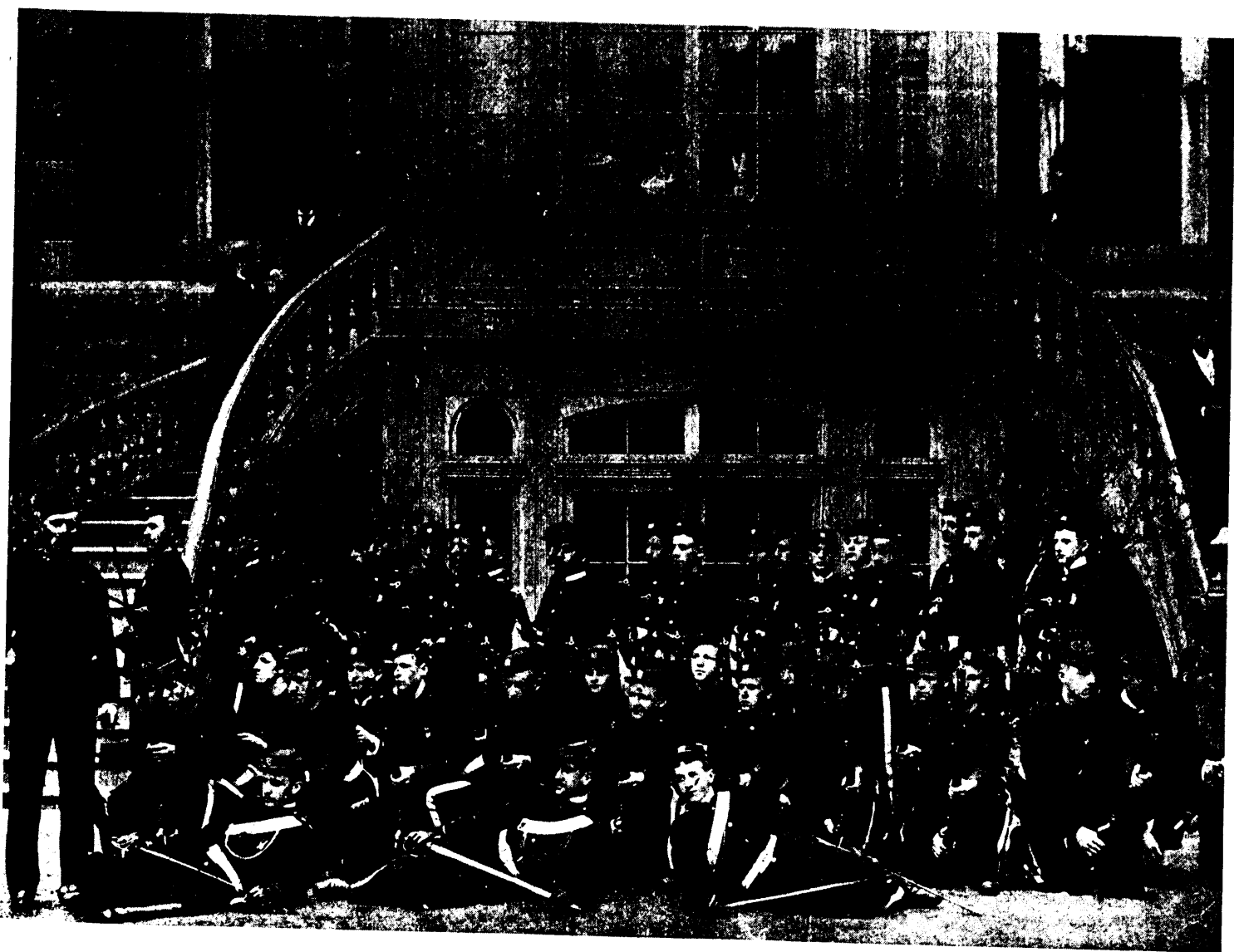
LE CONCOURS DES CADETS.— LE BATAILLON DES JEUNES HIGHLANDERS



CANADA. — LE COLLÈGE DE L'ASSOMPTION



LE BATAILLON DES ÉLÈVES DES JÉSUITES, VICTORIKUX.—Photo. P. Mount (amateur)



LE BATAILLON DU MONT SAINT-LOUIS, BON SECOND.—Photo. J. N. Laprès—Photogravures Armstrong
MONTREAL — LE CONCOURS DES CADETS POUR LE DRAPEAU DU DUC DE CONNAUGHT

LA PETITE TÉLÉGRAPHISTE



IX heures et demie venaient de sonner, et, par groupes, marchant très vite, tout le long de la rue de Grenelle, les petites télégraphistes se hâtaient, se croisant avec celles qu'elles venaient remplacer. Le grand service allait commencer, et il ne fallait pas être en retard.

Elles allaient légères et gracieuses, riant parfois trop fort, la mine fraîche, les joues roses, portant à la main le traditionnel panier d'osier, où, sous la broderie commencée, se laissaient voir le coin d'un livre ou d'un journal ; et tout au fond, le goûter, un petit pain, des pommes ou une tablette de chocolat pour les plus gourmandes.

Elles arrivaient de tous les côtés ; et se saluant de la main, se cherchant, s'appelant, se groupant, elles disparaissaient, par bandes, sous la grande porte du ministère.

Et l'on entendait des rires étouffés, des chuchotements mystérieux s'égrener tout le long du large escalier.

Tout à coup, au coin de la rue de Bellechasse, une jeune fille parut, comme essouffée par une marche rapide. Regardant devant elle, elle poussa un soupir de satisfaction et, joyeuse, elle murmura : — J'arrive à temps !

Elle paraissait avoir vingt ans à peine ; grande, la taille bien prise et finement dessinée sous une petite veste de drap noir, au-dessus de laquelle émergait, comme une coquette ligne blanche, un col droit, dégageant le cou. Des cheveux blonds, découvrant par derrière la nuque fine, encadraient un mignon visage rose, où luisaient deux grands yeux d'un bleu si sombre qu'on les aurait dits noirs.

Elle arriva au bas de l'escalier, alors que les dernières entrées se disposaient à le gravir. Celles-ci se retournèrent et l'apercevant :

— Tiens, Marguerite ! dirent-elles.

Et celle qu'elles appelaient ainsi, avec un joli sourire qui mit à découvert une rangée de perles blanches enchâssées dans le plus rose écriin, serra les mains qu'on lui tendait :

— Ah ! mes amies, fit-elle en poussant un long soupir. Si vous saviez ! Quelle aventure !

Et tout d'un trait, Marguerite leur raconta l'histoire, un véritable roman.

* *

Elle était montée, suivant son habitude, dans le train à Nogent, après avoir conduit sa petite sœur à l'école, où on la gardait jusqu'à l'heure de son retour. Dans le compartiment où elle avait pris place se trouvaient déjà deux personnes, un brave paysan raide dans ses habits de dimanche, n'osant bouger, comme vissé sur sa banquette, et de l'autre côté un jeune homme, l'air distingué, mais un peu triste, autant du moins qu'elle avait pu en juger, vingt-cinq à trente ans, mis très simplement, plongé dans la lecture d'un journal, si profondément qu'il n'avait guère levé la tête que cinq minutes après que le train s'était remis en marche. Prenant son crochet, elle s'était mise à travailler, et l'on était arrivé ainsi à Paris. Là, le paysan était descendu le premier, toujours aussi raide, puis le jeune homme qu'elle avait perdu de vue dans la foule des voyageurs, mais qu'elle avait retrouvé dans le tramway.

Jusque là rien de bien extraordinaire. Mais voilà qu'au moment de payer sa place, elle s'aperçut tout à coup qu'elle a oublié son porte monnaie. Vous jugez de sa situation. Elle baisse la tête, toute honteuse, cherchant en vain dans toutes ses poches, fouillant en vain dans son sac. Ajoutez à cela le conducteur faisant sa recette et appelant à plusieurs reprises : " Passez vos places s'il vous plaît ! " Elle sentait la rougeur envahir son visage et comme des larmes emplir ses yeux. Le conducteur était justement un nouveau ; elle ne l'avait jamais vu ; et elle ne savait que lui dire. Pas une idée ne lui venait ; et le conducteur planté maintenant devant elle, tendait la main, reprenant son éternel : " Passez vos places s'il vous

plaît ! " Quand son voisin, le jeune homme en question, qui la regardait depuis un instant, devant sans doute son embarras, avait mis soixante centimes dans la main du conducteur en disant : " Pour mademoiselle et pour moi ! "

Et cela s'était fait si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de refuser. A peine avait-elle eu la force de dire merci. Il lui semblait que tous les voyageurs la regardaient en souriant. Heureusement qu'ils n'étaient pas très nombreux ; mais tout le long de la route, elle n'avait plus osé lever la tête. On arrivait rue Bellechasse ; il fallait descendre, mais il fallait aussi trouver quelques mots à dire à cet obligé voisin. Que penserait-il d'elle sans cela. Lui offrir de le rembourser ? Elle n'osait et elle ne le pouvait. Heureusement que le hasard l'avait servie à souhait.

Le jeune homme était descendu le premier et c'est lui qui l'avait mise à l'aise par quelques mots. Et cela avec une délicatesse charmante. Puis il l'avait saluée, et elle s'en était allée, le laissant là, ignorant jusqu'à son nom, comme il ignorait d'ailleurs le sien. Et même maintenant, en leur racontant, elle tremblait encore.

Ce qu'elle oubliait d'ajouter, sans le vouloir peut-être, c'est qu'arrêté au coin du boulevard, le jeune homme l'avait suivie du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; et qu'elle, aussi, elle avait un instant, presque malgré elle, tourné un peu la tête.

* *

Cinq minutes après, tout le monde était au travail, et Marguerite seule, devant sa tablette, pensait, plus qu'elle ne l'aurait voulu, à l'aventure, que d'un groupe à l'autre, au milieu des appels des sonneries et du tic-tac des manipulateurs, les jeunes filles se racontaient en riant, tandis que la surveillante, de dessus son estrade, gravement promenait parfois ses regards tout autour d'elle ; alors aussitôt les conversations s'arrêtaient, mais pour reprendre bientôt à voix plus basse, dès qu'elle ne regardait plus.

* *

Vint le moment du départ. Sitôt que l'horloge eût sonné l'heure réglementaire, en un clin d'œil le service s'arrêta et de la salle au grand vestiaire ce ne fut plus qu'un brouhaha général, au milieu d'un long frou-frou de robes et de jolis rires. On eût dit d'une nuée d'oiseaux se mettant subitement à gazouiller et à lisser leur fin plumage, avant de s'échapper de la cage que l'on vient de leur ouvrir.

Marguerite semblait se hâter moins que les autres. Une crainte et aussi peut-être une espérance lui étaient tout à coup venues. Si elle allait rencontrer encore son jeune inconnu ! Que diraient ses camarades ? Aussi, elle se l'avouait maintenant, elle avait eu grand tort de leur raconter son aventure. Dame ! si bonne qu'on soit, un peu de malice reste toujours au fond du cœur, et les langues les plus mignonnes et les plus roses sont quelquefois les plus pointues. Et, sans répondre aux appels de ses voisines, elle les laissait peu à peu s'en aller, s'y prenant jusqu'à quatre fois pour boutonner ses gants, si bien qu'elle descendait la dernière l'escalier, et qu'elle se trouvait seule en franchissant la grande porte du ministère.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. L'inconnu était là, de l'autre côté de la rue. C'était elle qu'il attendait. Et vite la jeune fille se hâta, ne voulant pas paraître l'avoir vu.

Elle n'avait que quelques pas à faire pour arriver au tramway. Mais aussitôt elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas le prendre. Elle se trouvait dans la même situation que le matin ; et pas une fois, dans la journée, il ne lui était venu cette idée si simple d'emprunter à une de ses camarades ce dont elle avait besoin pour son retour. Comme les choses s'enchaînent pourtant ; et comme un détail, se minime soit-il, est souvent gros de conséquences.

Voilà qu'elle était obligée maintenant d'aller à pied jusqu'à la Bastille. L'autre la suivrait certainement ; et s'il lui parlait, elle ne pourrait pas ne pas lui répondre. Elle était son obligée, après tout. Ajoutez à cela qu'on était à la fin de novem-

bre, qu'à cette heure la nuit est venue, et que les trottoirs parfois sont si pleins d'ombre qu'on a peur.

Mais la petite avait du courage ; et bravement elle se mit en route. Peut-être le jeune homme ne la suivrait-il pas. Mais à peine avait-elle marché durant cinq minutes, qu'elle entendit derrière elle, sur le trottoir, sonner un pas, qu'elle reconnut aussitôt. C'était lui ! Et elle se mit à trembler, la pauvre, marchant plus vite encore, rasant les murs, la tête basse. Mais les pas, derrière elle, se rapprochaient toujours. Et la Bastille était loin encore !

Et doucement, presque à son oreille, une voix timide murmura : " Mademoiselle ! " Elle crut que son cœur allait lui manquer. Elle ne répondit pas et essaya de presser le pas davantage. " Mademoiselle, pardonnez-moi ! " Et cela était dit si doucement que Marguerite tout à coup eut moins peur. Elle se retourna un peu. Il valait mieux faire bonne contenance et aller au devant du danger.

Le jeune homme maintenant marchait à ses côtés. " Pardonnez-moi, continua-t-il, et ne croyez pas que je veuille abuser du petit service que j'ai été si heureux de vous rendre ce matin. Mais j'ai voulu vous revoir. Ce hasard qui nous a mis en présence a décidé de mon cœur, et je me suis aperçu, quand je vous ai eu laissée, que vous l'aviez emporté tout entier avec vous ! "

C'était une déclaration. La petite allait se fâcher ; mais elle aima mieux en rire.

— Vous ne me croyez pas, ajouta le jeune homme. Si vous saviez pourtant ! Je suis si seul et si triste. Je vous ai rencontrée, et voilà qu'en un instant tout a changé pour moi. Il me semble que je vous ai toujours connue !

Et Marguerite comprit qu'il disait vrai. Sa voix tremblait, et il avait prononcé ses dernières paroles sur un ton de mélancolie douce qui l'avait frappée. Et elle pensa aussitôt qu'elle aussi était restée seule un jour, avec une petite sœur à élever, et que parfois, aussi, elle avait songé aux tristesses de l'isolement.

Et voilà que peu à peu la conversation s'était engagée entre eux ; tous deux se racontaient leur vie, semblable sur plus d'un point. Marguerite l'interrompait seulement quand il voulait poursuivre sa première déclaration.

Ils étaient ainsi arrivés sur la place de la Bastille :

— Nous nous quittons ici, fit la jeune fille en souriant. Il me reste à vous remercier et à vous dire adieu !

Le jeune homme, longuement, la regarda, puis doucement il demanda :

— Un mot encore. Comment vous nomme-t-on ?

— Marguerite, répondit-elle.

Et, presque malgré elle, elle ajouta :

— Et vous ?

— Georges !

Le lendemain ! Ah ! dame ! ceci n'étant pas un roman, mais une histoire toute simple et toute vraie, le lendemain Georges et Marguerite se rencontrèrent encore. Ils se dirent bonjour ; il lui tendit la main et elle lui donna la sienne. Ils étaient déjà des amis.

Les jours suivants, il en fut de même. Toujours à l'heure du retour, elle le trouvait, l'attendant. Elle connaissait maintenant toute son histoire. Il lui avait raconté qu'il était employé comme elle, qu'il vivait de son seul travail. Et la fillette l'avait cru, sans se rendre encore bien compte du sentiment qu'elle éprouvait à son égard.

Mais un jour, elle avait compris. En arrivant à son bureau, elle avait vu ses compagnes rire en la regardant. Quelques-unes, les plus âgées, affectaient même à son égard des airs sévères ; et la pauvre petite, le cœur gros, ne savait que penser, quand une de ses camarades, prenant en pitié sa tristesse, l'avait mise au courant de tout. On connaissait ses rendez-vous. Deux d'entre elles, plus malicieuses que méchantes peut-être, l'avaient vue à plusieurs reprises causer avec un jeune homme ; et, comme on ne lui savait ni frère, ni cousin, on avait fait naturellement de nombreuses suppositions. Et elle ajoutait en riant :

— A quand le mariage ?

Marguerite manqua de fondre en larmes, assu-

rant que rien de tout cela n'était vrai. C'était donc mal ce qu'elle avait fait. Et pour la première fois elle interrogea son cœur et elle fut bien obligée de s'avouer qu'elle aurait de la peine à ne plus le voir ; car elle ne le verrait plus. Il le fallait ! Après tout elles avaient raison, les autres ! Que pouvait-il résulter de leurs entrevues ?

Et elle attendit plus impatiemment encore que d'habitude l'heure de la sortie. Elle avait hâte de rompre. Il ne lui en voudrait pas trop ; il comprendrait, lui aussi, qu'il fallait ne plus se voir.

Dès qu'elle l'aperçut, elle alla droit à lui, et lui tendant la main :

— Monsieur Georges, fit-elle, il faut nous dire adieu, et me jurer que vous ne chercherez pas à me revoir.

Le jeune homme, étonné, la regarda.
— Oh ! continua-t-elle doucement, ce n'est pas que vous m'avez fâchée. Je garderai de vous le meilleur souvenir. Mais on nous a vus ensemble, et on a jase. Je suis une pauvre qui n'a pour toute richesse que sa réputation, et j'y tiens.

Adieu donc, monsieur Georges, et bonne chance ! Elle se sentait si triste en disant cela ; mais, bravement, elle avait pris sa résolution. Elle tiendrait la promesse qu'elle s'était faite.

Mais, lui gardant sa main dans la sienne, l'attendant près de lui :

— Je vous dirai adieu, dit-il, mais seulement lorsque vous m'aurez dit que vous ne m'aimez pas et que vous ne m'aimerez jamais !

Elle voulut se reculer. Mais lui, plus tendrement, continua :

— Voulez-vous être ma femme ? Votre réponse peut me rendre heureux ou malheureux à jamais. Marguerite croyait rêver.

— Mais je ne suis pas seule, murmura-t-elle ; j'ai une sœur à élever et je suis pauvre !

Alors il se mit à sourire, et la regardant :

— Votre sœur sera ma sœur. Nous l'élèverons tous les deux, car je vous ai trompé, Marguerite. J'ai voulu vous connaître. Je sais maintenant ce que vaut votre cœur. Je suis riche : maître de ma fortune comme de moi-même. Quand le hasard vous a mise sur ma route, je vous l'ai dit, l'ennui m'avait pris si fort que j'allais sans idée et sans but. Vous m'avez sauvé de moi-même. Je vous ai vue, et la vie est devenue pour moi belle et heureuse. Me pardonnez-vous maintenant ?

Et comme Marguerite, éperdue, ne répondait pas,

— Vous ne m'aimez pas, fit-il en baissant la tête. Adieu, alors !

Mais elle sourit, lui tendit la main ; et quinze jours après, un beau matin, en prenant place devant leurs appareils, les petites télégraphistes trouvaient, chacune à son adresse, une belle enveloppe avec dans un coin, au-dessous d'une petite couronne un M et un G entrelacés. Dans l'enveloppe, une lettre aux mêmes chiffres, avec ces mots qu'elles ne se lassaient pas de relire : "Le comte Georges de Kerdrel a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle Marguerite Durand."

* *

Et voilà comment en oubliant son porte-monnaie, un jour de novembre, une petite télégraphiste trouva un mari ! Malheureusement l'histoire n'est pas commune et le hasard, que d'aucunes depuis ont pu plus d'une fois aidé, n'a pour personne recommencé l'aventure.

FERNAND BESSIER.

NOTES ET FAITS

Merci de votre obligeance

Dans un salon circulaient des groupes d'allures plus que mondaines ; on y remarquait ce genre d'élégance qui fait traîner au bas des toilettes un superflu qui trouverait en haut un si décent usage.

— Voulez-vous que je vous présente à ces dames qui marchent devant nous ? dit-on à un invité.

— Merci de votre obligeance, fut-il répondu, j'en vois déjà trop !

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

La question de ce plébiscite m'embarrasse un peu. Ne trouvez-vous pas que c'est aux hommes de juger et non pas à nous, d'autant plus que j'ai trouvé du charme à tous les âges :

"Enfant et jeune fille, j'ai été gâtée ; femme, j'ai été adulée, et mère, je suis adorée.

"Grand'mère ? Espérons que je pourrai vous dire mes sentiments dans quelques années."—CAMÉO.

* * * *

Histoire des superstitions

Sous le règne de Louis XIII—qui d'ailleurs fut surnommé *le juste* parce qu'il était né sous le signe de la balance—on était encore infatué de l'astrologie judiciaire. Un astrologue nommé Morin, ayant prédit que tel jour le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez la prédiction du visionnaire pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda, en effet, l'appartement toute la matinée ; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air, fit un faux pas et tomba, sans toutefois se faire aucun mal.

—Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le roi, cet accident le rendrait trop glorieux.

* * * *

Histoire du plagiat

Lagrange-Chancel étant à Paris avait fait de fort jolies paroles sur un air à la mode. Certain hableur de café s'en disait l'auteur, et en recevait force compliments. Le hasard amena Lagrange dans la même réunion que ce prétendu poète. A peine y fut-il, qu'un ami, voulant mortifier l'imposteur :

—Tenez, dit-il à Lagrange, voilà monsieur qui se dit auteur des paroles qui courent sur un tel air.

Alors Lagrange avec un sang froid qui fit rire tout le monde :

—Pourquoi, dit-il, monsieur ne les aurait-il pas faites, je les ai bien faites, moi ?

* * * *

Solidarité des serpents copras

C'est une croyance générale dans l'Inde que, si l'on tue un serpent copra, les autres reptiles de la même espèce sont attirés vers le lieu où l'on garde son corps. *La Nature* cite, d'après un correspondant du *Pioneer Mail* un fait qui semble indiquer que cette croyance n'est pas dénué de fondement. Un colonel Ilderton, en résidence à Dinapore, avait tué, il y a quelques mois, un très beau copra dans les dépendances de son habitation, et l'avait fait empailler par un natif ; depuis, sa propriété fut infestée par ces serpents, et on en tua jusqu'à huit de grande taille, mesurant de 1 m, 40 à 1 m, 60 ; l'un d'eux se tenait dressé, contemplant la maison où l'on conservait les restes de son congénère. Tous les serpents que l'on rencontra se dirigeaient droit vers l'habitation et la plupart ne se laissèrent pas prendre sans se défendre. Les deux derniers tués cheminaient côte à côte sur la route, et, bien entendu, dans la direction de la maison. Or, les copras sont assez rares dans ce district.

* * * *

Ce que doit être la conversation

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer. On les propose comme en passant, on les traite avec rapidité ; la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtement le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents ; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Tabacologie

Les membres d'une des nombreuses sectes de la religion dite orthodoxe grecque professée en Russie (les *stavié veri*, anciens croyants) gens d'ailleurs très austères, tiennent en profonde horreur le tabac, qui, disent-ils, ne profane pas seulement l'homme qui prise ou fume, mais encore la chambre où a lieu cette distraction impie.

Un voyageur raconte qu'ayant reçu asile dans un poste de soldats appartenant à cette secte, et s'étant mis à fumer, ils inspira à ces soldats une telle aversion qu'ils ne lui permirent ni à lui ni à son domestique de puiser de l'eau avec le vase habituel. Ils en apportèrent un autre, qui dut être brisé après le départ de leurs hôtes, en même temps que des pratiques dévotives, des aspersions d'eau lustrale seraient faites pour purifier l'appartement qu'ils avaient occupé.

D'autre part un Anglais dit qu'étant un jour entré chez un paysan sibérien de cette secte, pour allumer sa pipe, la maîtresse de la maison prit un bâton et frappa si rudement sur le fumeur qu'il dut s'enfuir en toute hâte, pour ne pas être assommé.

* * * *

A propos de parapluie

Croirait-on que le parapluie constitue une excellente arme défensive, dans certains cas, même quand il ne renferme dans son manche ni dague ni poignard ?

Des voyageurs racontent très sérieusement que le meilleur moyen de tenir un tigre en respect et même—ô triomphe de la civilisation !—de le mettre en fuite, c'est de lui ouvrir et fermer brusquement, à plusieurs reprises un parapluie devant le nez.

Le plus féroce de ces animaux est démonté par ce manège, qui l'ahurit au point de lui faire tourner sa casaque tigrée.

Nous n'affirmons rien à ce sujet et ne garantissons pas ce procédé digne de Tartarin ; mais, quand on rencontre une panthère ou un léopard.... on peut toujours essayer.

Le parapluie moderne a dit, croyons-nous, son dernier mot : sa soie est fine, ses baleines microscopiques, son manche sculpté par des maîtres dans les bois les plus rares et les métaux les plus précieux.

L'ingéniosité industrielle s'est exercée du reste, de toutes façons sur ce bibelot, et nous citerons en terminant tel parapluie que l'on voit à l'exposition de Chicago et qui contient modestement dans son manche, un peu fort il faut l'avouer : une épée, une lunette d'approche, un briquet, un étui à cigares, un nécessaire pour écrire.... ce n'est pas tout.

Une montre à remontoir forme la pomme de ce magnifique instrument et sur l'une des faces de cette pomme, on voit une tête de singe qui tire la langue et bat des paupières au moyen d'un ressort qu'il suffit de presser.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Le premier flâneur.—Vois-tu ce couple ? Ce sont des nouveaux mariés.

Le second flâneur.—Comment vois-tu cela ?

Le premier flâneur.—A la manière dont il marche sur sa robe. Quand il saura ce que ça coûte d'habiller une femme, il prendra plus de précautions.

* *

Un fondeur en cuivre passe en police correctionnelle pour avoir injurié un passant.

—Mon président, explique-t-il, le temps était beau ; j'étais à Asnières, où je me promenais "en menuisier," avec "ma scie" sous le bras.

—Mais vous êtes fondeur en cuivre !

—Pardon, mon président, je dis : Avec ma scie sous le bras, avec ma femme quoi.

L'Ami des Salons de Mlle Nitouche est un véritable amis pour toutes les jeunes personnes. Prix : 10 cents. Vendu par G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.

L'ENFANT PUNI

AUCUN

Enfant, pourquoi ces pleurs?—Mon maître
Pour un devoir que je n'ai pas fini.
—Enfant, dis, que fais-tu, quand un faux
Te fait tomber?—Je me relève et j'espère
Que personne alentour ne se moque de moi.
—Eh! fais de même, enfant, relève toi!
Vite au travail, et vite achève ton ouvrage;
Au lieu de rire, on dira: Qu'il est sage!

LES TROIS VŒUX

Il y avait une fois un sage empereur qui avait rendu la loi suivante: A tout étranger qui venait à la cour on servait un poisson fri; les valets observaient avec soin le nouveau venu, et si, après avoir mangé le poisson jusqu'à l'arête il le retournait pour manger l'autre côté, aussitôt on saisissait le coupable de ce crime inouï et, trois jours après, il était pendu. Mais par une grâce tout impériale, chaque jour le condamné pouvait former un vœu et pourvu qu'il ne demandât pas la vie, ce vœu était aussitôt exaucé.

Il y avait eu déjà plus d'une victime de ce caprice légal, lorsqu'un jour se présenta à la cour un comte suivi de son jeune fils.

Aux deux nobles hôtes on fit le meilleur accueil, et suivant la loi de l'empereur, on leur servit, au milieu du repas, un beau poisson frit. Le père et le fils y goûtèrent du meilleur appétit, et, après en avoir mangé jusqu'à l'arête, le comte retourna le poisson fatal.

Saisi aussitôt par les valets, il fut traîné aux pieds de l'empereur, qui ordonna de le mettre en prison. Cela causa une telle douleur au jeune fils du comte qu'il supplia l'empereur de le faire mourir au lieu de son père, et comme l'empereur n'était pas un méchant homme et que peu lui importait qui fût pendu pourvu qu'il y eût un pendu, il accepta l'échange, fit délivrer le père et jeter le fils en prison.

Une fois dans son cachot, le jeune homme dit à ses geôliers:

—Vous savez qu'avant de mourir j'ai le droit de former trois vœux. Allez donc trouver l'empereur et dites-lui qu'il m'envoie de suite sa fille et un prêtre pour nous marier...

Qui fut surpris de cette demande insolente? ce fut l'empereur. Mais quoi! un souverain n'a que sa parole et ne peut guère violer la loi qu'il a faite. Sa fille, d'ailleurs, se résignait à ce mariage de trois jours, et en bon père l'empereur y consentit.

Le second jour, le prisonnier fit demander à l'empereur de lui envoyer son trésor. La demande n'était guère moins indiscrète que celle de la veille; mais que peut-on refuser à celui qu'on va pendre le lendemain? L'empereur envoya donc et son argent et ses bijoux, que le jeune homme se mit aussitôt à partager entre tous les courtisans, et comme en ce temps-là il y avait à la cour des gens qui avaient la faiblesse d'aimer l'argent, on commença à s'intéresser à ce pauvre jeune homme si bien élevé.

Le troisième jour l'empereur, qui avait mal dormi, se rendit lui-même auprès du condamné:

—Ça, dit-il, dépêche-toi de m'exprimer ton troisième vœu, et une fois exaucé, qu'on te pendre haut et court,

car je commence à être un peu las de tes exigences.

—Sire, dit le jeune homme, je ne demande plus à Votre Majesté qu'une dernière grâce, après quoi je mourrai content. C'est de faire crever les yeux à tous ceux qui ont vu mon père retourner le poisson.

—Très bien, dit l'empereur; ta demande est naturelle et vient d'un bon cœur. Sur ce, qu'on saisisse le majordome.

—Moi, sire! s'écrie le majordome, je n'ai rien vu; c'est l'échanson.

—Qu'on saisisse l'échanson, dit le roi, et qu'on lui creve les yeux.

Mais l'échanson déclara en pleurant qu'il n'avait rien vu; il renvoya au bouteiller, qui renvoya au sommelier, qui renvoya au pannetier, qui renvoya au premier valet, qui renvoya au second, qui renvoya au troisième; bref, personne n'avait rien vu.

—Mon père, dit la princesse, je m'adresse à vous comme à un nouveau Salomon. Si personne n'a rien vu, le comte n'est pas coupable et mon mari est innocent.

L'empereur fronça le sourcil et aussitôt la cour se mit à murmurer; il sourit et aussitôt toutes les bouches s'ouvrirent.

—Soit, dit-il qu'il vive ce bel innocent! J'en ai fait pendre plus d'un qui n'en avait pas fait davantage. Mais enfin s'il n'est pas pendu, il est marié: justice est faite.

ED. LABOULAYE.

CONSEIL PRATIQUE

Moyen de faire durer l'huile et de conserver plus longtemps les mèches de lampes.—On a remarqué que le travail de nuit est bien moins fatigant avec l'huile qu'avec toutes les espèces d'essences appelées à la remplacer.

Voici donc des renseignements utiles pour ce genre d'éclairage:

Pour que l'huile brûle plus lentement, il faut la mélanger, par parties égales, avec de l'eau saturée de sel de cuisine. On secoue fortement ce mélange pendant quelques instants, on le laisse ensuite reposer pour que l'huile, plus légère, remonte à la surface, et on la recueille alors en la décantant.

Quant à la mèche, il faut la tremper dans de l'eau également saturée de sel, mais qu'il faut filtrer avant d'y tremper la mèche, pour qu'il n'y reste aucun grain de sel; puis on fait bien sécher la mèche. Par ces deux procédés, on obtient une lumière jaune et très brillante, on évite toute fumée et l'huile dure une fois plus.

CHOSSES ET AUTRES

—La Chine possède plusieurs ponts en pierre datant de plus de 3000 ans.

—On prétend que c'est à Java que les orages sont le plus fréquents. Il y aurait une moyenne annuelle de 97 jours pendant lesquels le tonnerre se ferait entendre.

—On a rencontré dernièrement une profondeur de 2409 toises (fathoms) dans la Méditerranée; c'est la plus grande profondeur qu'on ait encore rencontrée dans l'océan.

—La théorie de savant anglais Jo

nes est que la terre est un immense ballon et que, à force de creuser des puits par où s'échappe le gaz naturel, la terre sera précipitée dans l'espace.

—Les juifs espagnols vident toujours les vases de la maison contenant de l'eau, quand une personne est morte. Ils craignent que l'ange de la mort ait lavé son éfée dans l'un d'eux.

—La petite île d'Islande qui n'a que 70,000 âmes compte autant de journaux que le grand Empire Chinois qui a une population de 450,000,000 d'habitants environ.

—L'emploi des premiers canons, en France remonte au siège de Puy Guilaume en 1338, et à la bataille de Crécy, en 1346, où les Anglais s'en servirent avec avantage. Ces canons étaient en bois reliés en fer.

—La femme la plus lourde que l'on ait connue jusqu'à présent, vient de mourir dans Warwickshire, en Angleterre. Lady Wheeler pesait, en effet, 750 livres. Il a fallu 12 hommes pour porter son cercueil.

—Le *Telegraph* de Saint-Jean rapporte qu'un homard entièrement blanc a été pêché dans les eaux du Nouveau-Brunswick, et amené à Eastport. On ne connaît qu'un autre homard blanc pêché avant celui-ci, dans le monde.

—Une compagnie parisienne d'assurance sur la vie refuse, dit un confrère, d'accorder des polices à ceux qui se servent de teinture pour les cheveux. Si la chose est vraie, elle indique assez l'effet que produisent ces teintures sur la santé.

—La Californie étend de plus en plus sa production de fruits. On rapporte que, cette année, c'est par millions qu'on a planté des arbres fruitiers de toutes sortes, notamment des citronniers, des oliviers, des pêchers et des abricotiers. Les pruniers, quoique en moins grande quantité, ont été également plantés, on s'est attaché aux meilleures espèces.

—Les Sœurs de la Congrégation de Notre Dame sont décidées de reconstruire incessamment l'édifice que l'incendie a détruit en si peu de temps à Villa Maria. Les \$100,000 que les Sœurs ont reçues de assurances sont suffisantes pour partir les travaux et couvrir les premières dépenses. Plus tard, on compte sur les souscriptions des amis et l'aide de la charité. L'église sera remplacée par une petite chapelle.

—Léon XIII vient d'envoyer le grand-croix de l'ordre du Christ au général Dodds le conquérant du Dahomey. Dans le rescrit pontifical qui accompagne cette décoration, il est dit que le pape "récompense au nom de Jésus Christ le valeureux guerrier qui vient d'ouvrir au christianisme et

à la civilisation, le vaste royaume noir où régnait l'effrayable coutume des sacrifices humains."

—Celui qui, visitant l'exposition de Chicago, voudra tout voir dans l'enceinte réservée devra payer, dit-on, \$5 75, non compris les repas et les moyens de transport.

—Lorsque l'on achète à 6 cents, la livre de la cassonade brune qui ne contient que 60 p.c. de sucre, au lieu d'acheter du sucre blanc à 8 cents, on s' imagine avoir fait une économie. C'est une erreur, la différence dans la quantité de sucre pur est plus grande que la différence des prix. Ainsi 100 livres de cassonade brune à 6 cents, donnent 60 livres de sucre pour \$6,00, tandis qu'on peut avoir 60 livres de sucre raffiné pour \$4,80.

—Il paraît que les girafes sont actuellement hors de prix. On payait autrefois ces animaux 6 000 francs. Une bonne girafe vaut aujourd'hui 25,000 francs. Le Jardin d'acclimatation a refusé, il n'y a pas bien longtemps, d'en céder trois toutes jeunes, pour 50,000 francs. Le prix des éléphants, au contraire, n'a pas varié. Ils coûtent toujours de 4 à 12,000 francs, selon la beauté de leurs défenses et ce qu'ils savent faire, et aussi selon qu'ils sont d'humeur accommodant ou non.

—Les mœurs ne sont point douces dans les Indes. On annonce de Calcutta que le gouvernement indien a décidé de déposer le Khan de Khelat à cause de ses instincts sanguinaires. Pendant qu'on faisait une enquête sur les tortures auxquelles il soumettait ses femmes et ses ministres, il a fait assassiner soixante-cinq de ses sujets, élevant ainsi à trois mille le nombre des meurtres dont ce souverain barbare s'est rendu coupable depuis le commencement de son règne en 1857. Il a tué cinq de ses femmes, dont une fat enterrée vivante.

—A quelque distance de Londres, il y a un hameau, rendez-vous des amateurs de pêche à la ligne. Le hameau n'a pas d'histoire et pourtant le voilà célèbre grâce à un chat superbe qui est bien le plus hardi pêcheur que l'on vit jamais. Oh! il ne pêche pas à la ligne; non; il plonge et ne manque jamais son coup. Ce matou là ne craint pas de se mouiller le poil.

On peut le voir tous les jours se livrer à de fantastiques plongées et rapporter sur la grève une abondante pêche qu'il savoure ensuite en se baignant au soleil. Un grand nombre de Londoniens se sont offert la promenade des bords de la Tamise, pour assister à ce curieux spectacle, et sont revenus émerveillés de l'adresse du chat qui pêche.

Quant aux pêcheurs à la ligne, ils se plaignent que le matou trouble leurs eaux. Ce sont des jaloux.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

| | |
|-------------------------------|-------------|
| Capital..... | \$2,000,000 |
| Primes pour l'année 1892..... | 2,557,061 |
| Fonds de réserve..... | 1,095,000 |

J. H. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



5
QUERIE PAR DEUX BOUTEILLES.

CARROL, LA., juillet 1889.
 Depuis 10 ans je souffrais d'un mal de tête, parfois si violent, que je pensais jamais pouvoir me guérir. J'avais fait usage de bien des remèdes sans aucun résultat. Enfin j'ai acheté du Tonic Nerveux du Père Koenig. A la deuxième dose je me suis senti soulagé, et à la deuxième bouteille, j'étais parfaitement guéri.

DELHI, ONT., 4 janv. 1891.

Ma femme a pris 6 bouteilles de Tonic Nerveux du Père Koenig pour convulsions, et depuis elle s'est sentie guérie. Je crois que votre médecine a obtenu l'effet désiré. Je la recommande hautement à toute personne qui souffre de cette terrible maladie "Epilepsie," et puisse le ciel vous venir en aide dans vos excellents travaux.
 JOHN GRANT.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

du Rév'd J. McGowan, Cadyville, New York: "Je vous recommande de faire venir six bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig, et qu'elle en fasse usage selon les directions. Ce remède a guéri beaucoup de personnes de ma paroisse."

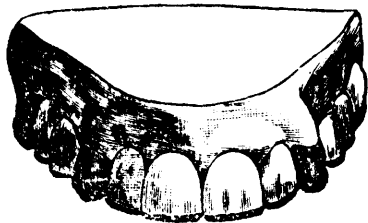
GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les maladies suivantes peuvent aussi obtenir ce remède sans danger.

Ce remède a été préparé par le Dr. F. Koenig de Fort Wayne, Ind. E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par:

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles \$5 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien
 143 rue St-Laurent.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
 Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les Mangeurs de Feu."

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapellerie pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B.—Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Quand vous sortez pour faire vos achats n'oubliez jamais d'entrer chez

Boisseau Frères

Leurs marchandises sont toujours à meilleur marché que que partout ailleurs.

RIEN QUE DES JOBS CHEZ EUX

Cinquante pour cent en dessous du prix pour tout ce qui suit :

3,000 MORCEAUX POUR ENFANTS

- Robes en Chambray,
- Robes en Dentelle,
- Robes en mousseline,
- Robes en Lawn brodé,
- Robes en Drap d'été,
- Robes en Serge bleu marin,
- Robes en Cachemire de couleur,
- Robes en Toile de foin brodée,
- En Cheviot garniture de fantaisie

La plus belle collection d'échantillons de voyageur que vous ayez jamais vue.

TABLIERS de toutes les coupes imaginables, en mousseline, en lawn blanc, en dentelle crème et blanche, en broderies de toutes qualités, en toile écrue, en toile carreaütée.

POUR DAMES. — Matinées, Tabliers et Jupons dans les mêmes étoffes que les articles ci-dessus.

Nous venons encore de recevoir 96 pièces de Crépon, pour robes, dans toutes les couleurs les plus nouvelles, toujours à 31c au lieu de 65c. Venez de suite si vous voulez en avoir.

Venez acheter chez nous votre Chapeau, votre Parasol, vos Gants, vos Rubans, en un mot tout ce que vous avez besoin. Pour quelle raison? nous direz-vous.—Parce dont nous vendons à bien meilleur marché que partout ailleurs.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, St-Laurent

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, prêts en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
 les seules
 qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Formete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1832, Ste-Catherine
 MONTREAL TEL Bell 6519

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

Scientific American Agency for

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.